

# PHILOSOPHIE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

TOME II.

Édition publiée avec autorisation de madame ACASSE, propriétaire des OEuvres posthumes de LA HARPE.

**IMPRIMÉ PAR LACHEVARDIERE FILS,**

RUE DU COLOMBIER, N. 50, A PARIS.

# PHILOSOPHIE

DU

## DIX-HUITIÈME SIÈCLE

OUVRAGE POSTHUME

DE J. F. LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION.

---

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ DEPELAFOL, LIBRAIRE,

RUE DES FOSSÉS-SAINTE-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 13;

NAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N. 25.

MDCCCXXV.

# PHILOSOPHIE

DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

---

SUITE DU LIVRE SECOND.

DES SOPHISTES.

---

CHAPITRE III.

DIDEROT.

SECTION PREMIÈRE.

Commencements de cet Écrivain.

SES parents le destinèrent d'abord à l'Église, et ensuite au barreau : il porta même quelque temps l'habit ecclésiastique, et le quitta pour entrer dans une étude de procureur ; mais un goût impérieux pour les sciences le fit bientôt ce qu'il voulait être, en dépit de ce qu'on voulait qu'il fût. Il avait naturellement une extrême avidité de connaissances, et c'est à peu près tout ce qu'il eut de la philosophie ; car d'ailleurs son esprit ressemblait à ces estomacs chauds et avides qui dévorent tout et ne digèrent rien, et ce ne sont pas ceux des hommes sains.

Venu de Langres à Paris malgré ses parents, sans autre ressource que celle de la plupart des gens



de lettres au commencement de leur carrière, c'est-à-dire, le produit éventuel du travail et du talent, il augmenta encore ses embarras et ses besoins en épousant une femme qui ne lui apportait que de la beauté et de l'honnêteté ; mais son activité suppléait à tout (1). Il étudia la physique et la géométrie, et se mit en état d'être un des coopérateurs du *Dictionnaire de médecine* avec Pidou et Toussaint : il fit une très-médiocre traduction d'un très-médiocre ouvrage anglais, l'*Histoire de Grèce* de Stanyan, et une autre traduction beaucoup meilleure, ou plutôt une imitation très-libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, de Shaftesbury. Le fond moral et philosophique de ce livre est assez bon, quoiqu'on ait cru y apercevoir des propositions dangereuses, faute de se souvenir du dessein

(1) Le libraire chez qui Diderot porta son premier manuscrit le fit examiner par quelques gens de lettres, qui lui dirent que l'ouvrage n'était pas en état d'être imprimé, mais que l'auteur avait du talent, et qu'il ferait bien de l'encourager en achetant son manuscrit, et en l'engageant à travailler. Le libraire lui donna cent écus, que Diderot revint apporter à sa femme avec une grande satisfaction. Sa femme, qui n'avait aucune idée de la littérature, mais qui avait une probité délicate, fondée sur des sentiments de religion qu'elle ne perdit jamais auprès de son mari, s'écria en voyant cette somme : « Ah ! monsieur Diderot ! comment avez-vous pu tromper ce pauvre homme au point de recevoir tant d'argent pour ces chiffons de papier que vous m'avez montrés ? Ne craignez-vous pas de lui faire tort ? » Son mari eut bien de la peine à lui faire entendre ce qui en était, et à dissiper ses scrupules : c'est lui-même qui racontait cette anecdote.

bien marqué de l'auteur anglais, qui est de parler de la vertu dans un sens absolu, indépendamment de toute croyance particulière, mais toujours dépendamment de l'idée de la Divinité. Ce plan aurait pu avoir des inconvénients, s'il excluait le besoin d'une révélation ; mais c'est ce qu'on ne voit nulle part dans l'ouvrage du philosophe anglais.

Il faut croire ou que le traducteur était alors bien gratuitement de mauvaise foi, ou qu'il pensait tout le contraire de ce qu'il a pensé depuis ; car il est ici décidément théiste, comme il a été depuis décidément athée. C'est bien en son propre et privé nom qu'il parle ; c'est bien comme siennes qu'il donne les opinions de Shaftesbury, lorsqu'il dit dans son discours préliminaire : « Point de vertu  
« sans croire en Dieu : point de bonheur sans vertu :  
« ce sont les deux propositions de l'illustre philo-  
« sophe dont je vais exposer les idées. Des athées qui  
« se piquent de probité, et des gens sans probité  
« qui vantent leur bonheur, voilà *mes* adversaires. » Cela est formel, et vous voyez, Messieurs, que c'est à Diderot que je pourrais renvoyer les injures que l'on m'a prodiguées (1) dans nos journaux *phi-*

---

(1) Je venais d'être traité publiquement de *scélérat* et d'*imbécile*, en propres termes, et dans une lettre signée par un savant célèbre et par un membre de l'Académie des Sciences, et imprimée dans le *Journal de Paris*, uniquement pour avoir dit que *la doctrine des athées était ennemie de tout ordre social et moral, et par conséquent de tout gouvernement*. C'est d'après les réflexions que doit faire naître un pareil trait, inouï

*losophiques*, pour avoir manqué de respect à l'athéisme ; mais en conscience j'aime beaucoup mieux les garder pour moi.

Il n'y a pas à douter que Diderot ne fût en effet bien plutôt le rédacteur des principes de l'auteur anglais, comme étant aussi les siens, que simple traducteur de l'*Essai sur le mérite et la vertu*. Il suffit, pour s'en convaincre de plus en plus, de l'entendre encore lui-même sur toutes les libertés qu'il s'est données. « Je l'ai lu et relu ; je me suis  
« rempli de son esprit, et j'ai pour ainsi dire fermé  
« son livre, lorsque j'ai pris la plume... et ce qui  
« n'était proprement qu'une démonstration méta-  
« physique s'est converti en éléments de morale. » Diderot pouvait-il annoncer plus expressément que l'ouvrage anglais était devenu le sien ? Il écrivait donc d'après sa pensée, puisqu'il est contraire à la nature qu'un homme fasse un pareil travail sur un fond essentiellement contraire à ses opinions. Vous sentez quelles conséquences j'en pourrai tirer ; elles trouveront leur place ailleurs, quand je rassemblerai tous les exemples semblables : ici je me borne à une seule ; c'est que Diderot (à moins qu'on ne démente ses propres ouvrages) commença bien authentiquement par croire en Dieu. Si c'est un grand tort devant la *philosophie* du jour, je laisse aux athées révolutionnaires à le pallier comme ils pourront, et à défendre la mémoire de

---

dans l'histoire du monde, qu'on le trouvera au nombre des *phénomènes* de la révolution. (Voyez l'*Apologie*.)

leur patriarche : c'est leur affaire , et non pas la mienne.

Il eut un autre tort, que l'intérêt particulier et l'exemple assez général pouvaient peut-être excuser alors , mais qui ne doit pas aujourd'hui trouver plus de grace à leurs yeux , puisque nous les voyons s'exprimer tous les jours en hommes qui, bien sûrs de n'avoir pas besoin d'indulgence , se croient dispensés d'en avoir aucune pour autrui ; il fit *les Bijoux indiscrets*. Et quand je dis que ce fut un tort qu'ils ne doivent pas excuser, ce n'est pas parce que l'ouvrage est un roman très-licencieux d'un bout à l'autre, et finit même par un amas d'obscénités polyglottes (1) ; non, ce n'est sûrement pas ce qui pourra les blesser ; car Diderot a *prononcé* dans un autre roman, au nom de la *philosophie*, qu'il n'y avait que *des hypocrites* qui pussent trouver mauvais qu'on nommât les choses par leur nom, et qui vissent dans l'indécence des écrits un scandale pour les mœurs. Vous avez vu ce que Cicéron , comme tant d'autres philosophes païens , a pensé de ce cynisme ; mais ce ne sont pas ceux d'aujourd'hui qui appelleront de cet oracle de Diderot. Ce n'est pas non plus parce que le roman est sans imagination , sans intérêt , sans goût : les feuilles *philosophiques prononceront*. (2)

---

(1) Comme la langue française lui parut répugner trop aux ordures, il a rassemblé tout ce qu'il pouvait en savoir dans cinq ou six pages de latin, d'anglais et d'italien.

(2) On a vu dans la *Vie de Sénèque* et dans cent autres endroits ces mots familiers à nos *matres* : Nous *pronouons*.

qu'il y en a, et vous savez que ces gens-là sont par état en possession de *prononcer* sur tout, et dispensés de prouver rien : vous pouvez en juger par l'éloge qu'ils viennent de faire de *Jacques le Fataliste* et de *la Religieuse*. Nous prouverions en vain, nous autres pauvres gens qui en sommes encore aux preuves, que ces deux ouvrages n'ont pas le sens commun : ceux à qui l'on ne démontre rien, même en logique, peuvent-ils être convaincus en fait de goût ? Il a bien aussi son espèce d'évidence ; mais peut-elle embarrasser ceux qu'elle n'embarrasse pas même en philosophie, ceux qui ne répondent à rien qu'en *prononçant* ? Il s'agit donc à leur égard de quelque chose de plus sérieux, et qu'on n'avait pas encore pris la peine de relever, mais qui est devenu aujourd'hui, sans qu'il soit besoin que je dise pourquoi, un objet de remarque et d'attention. Non seulement ces *Bijoux* ne sont rien moins qu'honorables pour l'auteur, comme romancier, encore moins comme moraliste ; mais que sera-ce pour le *philosophe*, si c'est un ouvrage d'adulation, et tout entier de la plus basse adulation ? Si ce n'était que pour Louis XV, qui à cette époque avait mérité des louanges (1), on passerait sur l'exagération, et l'on citerait, quoique très bas, ces vers de La Fontaine :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,  
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Mais c'est à la gloire de la *maîtresse*, non pas de

---

(1) En 1748.

l'auteur , mais de Louis XV , que tout le roman est composé. C'est sous le nom d'une *Mirzoza* que la marquise de Pompadour est un modèle d'esprit, de graces, et, qui plus est, de *sagesse* et de *fidélité*. Il n'y a pas à dire non : l'auteur n'a pas voulu qu'on eût même à percer le voile de l'allégorie : elle n'est pas fine, car il n'y en a que dans les noms. Il est bien vrai que la France s'appelle *le Congo* ; Louis XV, *Mangogul* ; le maréchal de Richelieu, *Sélim*, et la marquise, *Mirzoza* ; mais, de peur d'équivoque, tout le reste est français à *Congo*. Jéliote et Lemaure chantent à *Congo*, et le sultan de *Congo* est à Fontenoi et à Lawfelt, etc. Jamais voile, si l'on peut appeler cela un voile, ne fut plus transparent, ou, pour mieux dire, plus grossier. Caractères, aventures et mœurs, tout est de Paris et de Versailles, et de ce temps-là, sans que l'auteur ait laissé rien à deviner. S'il n'y a pas beaucoup d'art dans ce plan d'allégorie et de flatterie, il n'y en a pas plus dans l'exécution. Louis XV, *Mangogul*, renferme dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celle de tous ses prédécesseurs ensemble. Qu'on dise, après cela, que nos *philosophes* ne savent pas, au besoin, louer un roi tout comme ils savent se louer les uns les autres. S'ils n'ont pas le mérite de la mesure, on ne peut nier du moins qu'ils n'excellent dans l'hyperbole. Il est vrai que ce n'est pas celle qui est oratoire ou poétique : cela était bon pour un Bossuet, un Despréaux, qui n'étaient, comme on sait, que des *flatteurs* et des *courtisans* : les petits compliments de

Diderot sont tout autrement tournés. Il met en scène un de ces *beaux-esprits frondeurs*, qui apparemment ne lui plaisaient pas alors, et celui-là s'avise de dire du mal, dans un café, du grand *Mangogul*. Un *vieux militaire blessé à Lawfelt*, à côté de *Mangogul* (quoique *Mangogul-Louis XV* ne fût pas à Lawfelt), tance vertement le frondeur, qui s'écriait comme ont fait si souvent nos *philosophes*: *Ah! si j'étais sultan!*.... — « Si tu étais « sultan, tu ferais plus de sottises encore que tu « n'en dérites. » Je suis pleinement, je l'avoue, de l'avis du *vieux militaire*. Ce n'est pas que je n'eusse très-bien pu dire comme un autre, dans mon temps, et quand j'étais un peu *philosophe*: *Ah! si j'étais sultan!* comme Matthieu Gâro dit à peu près: *Ah! si j'étais le bon Dieu!* Mais depuis que j'ai vu les *philosophes* nos *maîtres* de plus près, je suis venu à résipiscence; et tandis qu'ils sont restés tout aussi savants qu'ils l'étaient, j'ai cru devoir faire comme ce bon Matthieu Gâro, qui finit par *louer Dieu de toutes choses*; et un peu plus blessé qu'il ne l'avait été par la chute d'un gland, j'ai compris qu'il ne fallait pas mettre les citrouilles au haut des chênes.

Je ne dois pas non plus vous priver de la petite harangue que Diderot met dans la bouche du vieux militaire, ne fût-ce que pour vous faire souvenir comme il en a profité lui-même. « Tais-toi, mal-  
« heureux, *respecte les puissances de la terre*, et  
« remercie le ciel de t'avoir donné la naissance  
« dans l'empire et sous le règne d'un prince dont

« la prudence éclaire ses ministres, dont le soldat  
 « admire la valeur ; qui s'est fait redouter de ses  
 « ennemis et chérir de ses peuples, et à qui l'on  
 « ne peut reprocher que la modération avec la-  
 « quelle tes semblables sont traités sous son gou-  
 « vernement. »

Si quelque autre qu'un *philosophe* eût écrit ces dernières paroles, croyez-vous qu'il y eût, pour cet attentat à la *liberté de penser*, assez d'invectives dans la langue française, et assez de supplices dans les lois *révolutionnaires* ?

L'auteur, si complaisant pour les *sultans*, ne l'était pas autant, à beaucoup près, pour ses confrères les romanciers, car ces confrères étaient des rivaux, et des rivaux alors beaucoup plus connus que lui. Aussi ne les ménage-t-il pas. Il fait ordonner au sultan de *Congo*, pour somnifère, la lecture de la *Marianne* de Marivaux, des *Confessions* de Duclos, et des *Égarements* de Crébillon fils. C'étaient précisément les trois romans nouveaux qui avaient eu dans le temps le plus de succès : celui de la *Marianne* s'est toujours soutenu, et c'est encore un des meilleurs romans que nous ayons. Les deux autres, quoique fort loin de ce mérite, ne sont pas oubliés : les *Confessions* ont celui des caractères et du style, et les *Égarements*, qui promettaient de l'intérêt, mais que l'auteur n'acheva pas, sont encore ce qu'il a fait de mieux pour la peinture des mœurs, et à peu près le seul titre qui reste à sa mémoire. Les trois romans que nous a laissés Diderot n'approchent

pas du moindre de ceux-là : jugez de son équité et de sa modestie.

Il imagina de pousser la flatterie pour son *sultan* encore bien plus loin ; et pour cette fois , quoique l'exagération fût excessive , l'intention était déliée , car il touchait l'endroit sensible ; et c'est le sublime de l'adulation. Il entreprit de mettre le règne de Louis XV au-dessus de celui de Louis XIV. Jamais Voltaire , tout courtisan qu'il était , n'avait été jusque-là , même dans les fêtes qu'il composa pour Louis XV et sa cour , au milieu de nos triomphes. Diderot , qui n'avait pas l'excuse d'écrire à Versailles et pour Versailles , n'eut pas tant de circonspection. La Marquise *Mirzoza* , seule avec *Sélim-Richelieu* , le conjure de lui dire en toute confiance ce qu'il faut penser des merveilles qu'on raconte du règne précédent , dont il a vu la fin. Il convient d'abord qu'il y a eu en effet des choses glorieuses ; mais ensuite , retraçant fort légèrement le bien , et insistant sur le mal , il conclut ainsi : « Voilà , Madame , cet âge d'or ; voilà ce bon vieux « temps que vous entendez regretter tous les « jours ; mais laissez dire les *radoteurs* , et croyez « que nous avons nos Turennes et nos Colberts ; « que le présent , à tout prendre , vaut mieux que « le passé. »

Et des *philosophes* , flatteurs de Louis XIV , ne pardonnent pas à des poètes et à des orateurs panégyristes d'un Louis XIV (1) ! Il me semble

---

(1) Dès la fin de 1788 , et avant que tout frein fût rompu , on imprima , dans une brochure qui courut partout , que

pourtant que la poésie et l'éloquence doivent être moins sévères que la philosophie, et que a postérité a mis quelque différence entre ce deux princes. Mais aussi ne voyons-nous pas que jamais les poètes et les orateurs du siècle passé aient contredit ni rétracté leurs hommages. Mais Diderot, qui, même en 1760, lorsque l'opinion publique était aussi défavorable à Louis XV qu'il fit possible, l'avait encore comparé à Trajan dans sa *Lettre au père Berthier*, dix ans après le peignit sous les traits de l'imbécille Claude, dans la *Vie de Sénèque*.

Cette *Lettre au père Berthier sur le matérialisme* (1) dont je vais parler tout de suite, puisque je

Louis XIV n'était qu'un faquin. Il n'en fallait pas davantage pour annoncer tout l'esprit de la révolution.

(1) Il n'est personne qui, en comparant cette dernière partie du *Cours de Littérature* avec celles qui précèdent, n'ait vu dans l'auteur deux hommes tout différents. Depuis son *abjuration* solennelle de la philosophie, la haine, et peut-être l'envie, qui l'ont quelquefois porté à calomnier les philosophes, ont souvent égaré son esprit, au point de l'entraîner dans de graves erreurs, que j'ai eu soin de relever dans l'occasion. Ce chapitre, surtout, fournira plus d'un exemple de la partialité ou de l'ignorance du professeur; et l'on aura lieu d'être étonné de le voir opposer Diderot aux auteurs les plus médiocres et les moins connus, en croyant l'opposer à lui-même.

Cette *Lettre au père Berthier sur le matérialisme* a toujours été connue pour être de l'abbé Coyer, et se trouve dans la collection des *Œuvres* de cet auteur. La Harpe, en l'attribuant faussement à Diderot, l'aura, suivant toute apparence, confondue avec deux autres Lettres adressées par ce dernier au père Berthier, relativement à l'extrait que ce jésuite avait

l'ai nommée, avait pour objet de faire entendre que c'était une pure vision que de penser qu'il y eût en France des matérialistes. Ils en étaient apparemment disparus, du moins aux yeux de l'auteur; car il avait écrit, quelques années auparavant, que *le monde en était plein, ainsi que d'athées et de spinosstes*: ce sont ses termes. Mais qu'importe? Un bon *philosophe* (vous vous en souvenez) ne voit jamais que *l'intérêt* du moment; et alors celui de Diderot, qui voyait son *Encyclopédie* attaquée, dès sa naissance, par le père Berthier, principal rédacteur du *Journal de Trévoux*, était de tourner en ridicule le jésuite, qui avait la simplicité de voir les choses comme elles étaient. Cette brochure satirique, qui se traîne pesamment d'un bout à l'autre sur un fond d'ironie uniforme et froid, fait voir que l'auteur ne maniait pas la plaisanterie plus habilement que la louange. Tout le sel de cet écrit consiste à traiter dérisoirement de matérialisme toutes les figures de diction où l'on passe du moral au physique; et l'auteur, qui prenait sans doute cette idée pour une trouvaille dans le genre plaisant, compose un vocabulaire de trente pages de ce qui ne devait pas en contenir une; car qu'y a-t-il de plus insipide qu'une même forme d'ironie (fût-elle bonne) si prolixement ré-

---

donné du prospectus de l'Encyclopédie, dans le Journal de Trévoux. Cette méprise de La Harpe est d'autant plus extraordinaire, qu'il est impossible, avec quelques connaissances en littérature, de confondre le style de Diderot avec celui de l'abbé Coyer.

(L'ÉDITEUR.)